

*Le Figaro*

4 novembre 2022

## Fabienne Verdier, des pinceaux pour éclairer les ténèbres

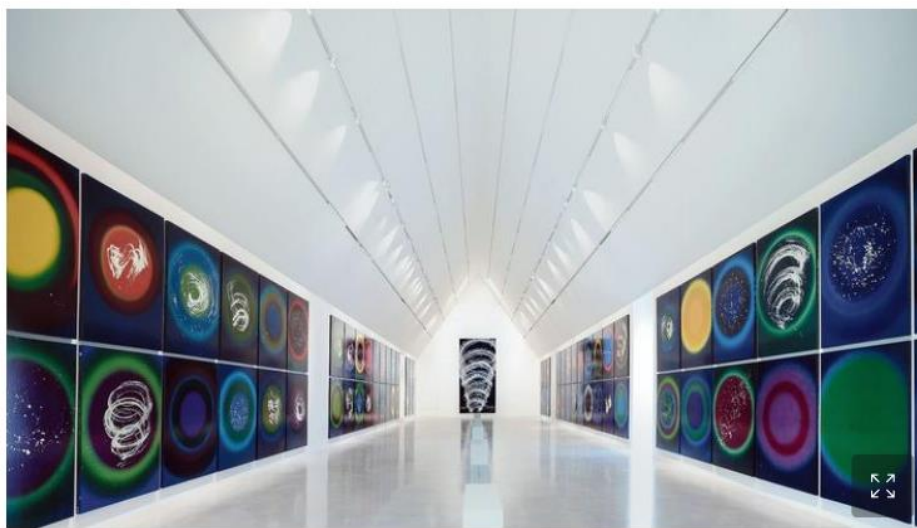
Par **Ariane Bavelier**

Publié le 04/11/2022 à 12:48, mis à jour le 04/11/2022 à 15:37



Écouter cet article

00:00/08:26



Une salle avec deux rangées de tableaux Rainbow-paintings de différents arcs-en-ciel, au fond une œuvre vortex de six mètres de haut, spirales blanches s'élargissant sur un glacis bleu nuit.

*Philippe Chancel*

### **CRITIQUE - Au Musée Unterlinden, à Colmar, l'artiste dialogue avec les tableaux de grands maîtres. Une exposition en forme de chemin de méditation.**

Tout absolument. Tout infiniment. Regard aiguisé, profil en lame de couteau sur un corps qui danse sa peinture, les deux pieds sur les toiles, Fabienne Verdier a mis dans son art son itinéraire spirituel. À 20 ans, elle s'était retirée dans la Chine communiste pour apprendre les fondamentaux auprès de maîtres anciens de la calligraphie. Ou l'art de rendre en simples traits les sensations nées de la contemplation du monde. De cette expérience fondatrice qui lui dura dix ans, elle a fait le récit dans *Passagère du silence*. Aujourd'hui, à 60 ans, avec *Le Chant des étoiles* qu'elle présente à Colmar au Musée Unterlinden, la voici passeuse de lumière, travaillant à soulager des ténèbres. Avec une audace extrême - et autant d'humilité -, elle propose une autre manière de regarder la mort.

Son exposition prend le sommet de l'Ackerhof, agrandissement du musée conçu par les architectes Herzog et de Meuron. «*Nous avons parlé de transformer cet endroit au cœur de la ville de Colmar en lieu de contemplation et de silence*», dit la peintre qui a longuement échangé avec eux. Une chapelle céleste et moderne, en regard de celle, gothique, mitoyenne au cloître où est revenu, depuis fin juin, le retable d'Issenheim restauré. Sur les murs, deux rangées de 38 tableaux de différents arcs-en-ciel que Fabienne Verdier nomme «*rainbow-paintings*». Au fond, un vortex de six mètres de haut, spirales blanches s'élargissant sur un glacis bleu nuit. «*Ne jamais reculer, fuir ou biaiser mais traverser sa peur*», confie la peintre qui procède ainsi. Plerin de l'absolu, mais à tâtons, une image après l'autre, une tentative après l'autre, une hypothèse après l'autre, une vérification scientifique ou poétique après l'autre, adaptant à mesure la technique.

En 2019, Fabienne Verdier séjournait pour une semaine à Colmar. Elle était venue mener une connaissance plus intime avec les œuvres du musée. Frédérique Goerig-Hergott, alors conservatrice en chef d'Unterlinden, l'avait invitée à y exposer. La collection, riche en primitifs travaillant le glacis, en contemporains pratiquant l'abstraction, en grands formats faits de panneaux multiples, semblait un écrin évident pour ses œuvres. Elle recèle en outre l'original du clavecin Ruckers dont son ami Bernard Focroulle a fait réaliser une copie. Verdier l'a coiffée de quatre couvercles qu'il alterne lors de ses récitals, prenant soin d'assortir chaque fragment de programme à l'humeur de chacune des quatre peintures.

## «Vivre la mort sereinement»

La peintre descendait de la montagne Sainte-Victoire et d'une exposition au musée Granet d'Aix-en-Provence. Celle d'Unterlinden aurait pu traiter du monde intérieur et alentour, en dialogue avec les collections et la ligne bleue des Vosges. La pandémie a bouleversé la donne: «*Dans mon atelier d'Hédouville, près d'Auvers-sur-Oise, j'écoutais la radio, atterrée par le récit des milliers de morts annoncés chaque jour, atterrée aussi par la manière dont on nous enlevait nos morts en les enfermant dans une housse de plastique, sans un dernier adieu. Je me suis alors demandé quelles images de résilience il me revenait de construire pour cette période abominable. Le rôle de l'art est de nous libérer de notre finitude et de nous soulager de nos forces convulsives*», raconte-t-elle.

“**Au Moyen Âge (...) la contemplation méditative des œuvres d'art pouvait faire office de médication, voire de quasi médecine**

Corinna Thierolf dans «Rainbow Paintings»



# Galerie Lelong & Co.

Paris – New York

---

Cinq siècles auparavant, de 1512 à 1516, pour le couvent des Antonins d'Issenheim, Grünewald avait élaboré une réponse. Il avait conçu son retable comme une œuvre de guérison. Les malades atteints du «mal des ardents» arrivaient chez les Antonins en proie à la gangrène et aux hallucinations. On les plaçait devant le retable. *«Au Moyen Âge, en effet, la contemplation méditative des œuvres d'art pouvait faire office de médication, voire de quasi médecine, c'est-à-dire de remède miracle - à plus forte raison lorsque était administré en parallèle un breuvage dans lequel avaient préalablement trempé les reliques de saint Antoine»*, écrit Corinna Thierolf dans *Rainbow Paintings*. Que représenter aujourd'hui et comment?

Fabienne Verdier amorce son dialogue avec les collections du musée. Un chemin de méditation où Grünewald, inéluctablement, s'impose. *«La restauration a sorti le panneau de la Crucifixion de la nuit obscure de Saint-Jean de la Croix. Elle a révélé un spectre de lumière blanche tombé du ciel que Jean-Baptiste semble pointer du doigt mais l'agonie, la putréfaction dominant»*, dit-elle. En revanche, le panneau de la résurrection la fascine. Le Christ semble flotter, emporté par la force tourbillonnaire du drapé. Il est nimbé de l'unique soleil d'Issenheim. Là où ne se lisait qu'un orbe orangé surligné de bleu, la restauration a détaillé des nuances d'arc-en-ciel. Grünewald aurait-il eu l'intuition de la décomposition du spectre lumineux? *«Les astrophysiciens disent que nous sommes les enfants de la lumière, rappelle Fabienne Verdier. Peut-être pouvons nous vivre la mort plus sereinement en acceptant que notre présence lumineuse subsiste même si nous nous détachons de notre enveloppe matérielle.»* Reste à inventer les figures de consolation qui remplaceront l'horreur des supplices, danses macabres et autres représentations qui sèment l'effroi de la mort.

## «Portraits des âmes des disparus»

La peintre mesure ses hypothèses aux œuvres de la collection. Dans le retable des Dominicains de Martin Schongauer, l'ascension est figurée par une paire de pieds dépassant d'un nuage tourbillonnant situé au-dessus d'une tache de gazon qui représente la terre. Et si les peintres, depuis toujours, sentaient ces tourbillons qui happent vers le ciel? Quelques pas plus loin, derrière une *Vierge à l'enfant sur un croissant de lune* du XV<sup>e</sup> siècle, Fabienne Verdier a ménagé une petite chapelle ouvrant sur le cloître. Parmi trois de ses œuvres, somptueuses, ce *Petit sang du Christ*: *«Dans la science des écoulements, celui du sang dit le flux de la vie. Et s'il désignait une sacralisation du monde sensible?»*, dit-elle. Devant *La Mélancolie* de Cranach, elle détaille la gravure éponyme de Dürer dont le musée conserve une épreuve: *«Une œuvre sombre et figée. L'artiste est là, inquiet, en proie au désarroi de sa condition, épuisé par sa tentative de compréhension du monde. Un état dans lequel je me retrouve si souvent...»* Le jour descend à flots dans une salle souterraine sur de grands formats bleus peints d'*«énergies blanches qui habitent ce qu'on pense être le vide mais qui est en fait empli de lumière»*.

# Galerie Lelong & Co.

Paris – New York

---

Dans la galerie XIX, un trait allongé vibre à l'instar du corps de *La Femme du lévite d'Ephraïm*, déjà en décomposition, peint par Henner. Dialogues encore sur l'émergence des formes avec Poliakoff et sur les fractales que Dubuffet, dans ses recherches en bleu blanc rouge sur le vide, cerne de noir... L'itinéraire d'une vie au service de la peinture que Fabienne Verdier ouvre en noir, à l'orée de l'exposition, avec une toile inspirée par *Ainsi la nuit* du compositeur Henri Dutilleux: fond noir traversé d'une longue balafre en relief qui dit le temps de la marche dans une nuit liquide où la lune luit.

Et puis soudain, choc absolu. Au sommet de l'escalier en colimaçon d'Herzog et de Meuron, la chapelle s'ouvre. Aux murs, 76 *Rainbow-paintings*, nuages gazeux tous différents, aux couleurs sérigraphiées et parsemées d'éclats de blanc, points, lignes, arborescences, figurent dans l'espace une danse cosmique à couper le souffle. «*Ce sont les portraits des âmes des disparus. J'ai voulu les peindre comme des icônes de consolation ou des allégories du passage de la vie à la mort. Ce sont des représentations de la mort non comme une finitude douloureuse mais comme la trace d'une énergie qu'on pourrait transmettre aux vivants. Comme si la mort des humains ressemblait à celle des étoiles*», explique Fabienne Verdier. Ici, dans cet espace niché sous le ciel de Colmar, l'apesanteur semble s'être installée. Les arcs-en-ciel dessinent un cercle, manière d'abolir le temps. Au fond, la matière blanche prise dans le grand vortex semble monter pour se dissoudre. Pris par sa contemplation, le visiteur flotte. Chacun des portraits porte un prénom, puisé dans toutes les langues de la terre, qui fait référence au cosmos. «*J'ai passé trois ans de ma vie, de 2019 à 2022, à réaliser cet ensemble. À la fin de l'exposition, il sera défait. Je vais garder le vortex du cœur et 20 Rainbow-paintings. Mon souhait est de trouver une chapelle où les rassembler de manière pérenne*», conclut l'artiste.

«*Fabienne Verdier. Le Chant des étoiles*», au Musée Unterlinden, à Colmar (68), jusqu'au 27 mars 2023.